

SAMUEL BRUSSELL

Lettre à Vouchka

LA BACONNIÈRE

Je pense à notre voyage. Tu m'as dit, de notre première rencontre aux abords de la fontaine Médicis, au jardin du Luxembourg: « C'était un jeudi, le 3 octobre, il faisait très chaud. » C'était il y a trente-cinq ans (j'écris ces lignes à la veille de Noël de l'an 2020). Tu lisais Stendhal, une édition de poche, *Le Rouge et le Noir*. Ton souvenir est précis: « Tu portais des sandales à semelles de bois, un short et un maillot de coton blanc et tu étais coiffé d'un chapeau mou. » Et toi? Je te revois vêtue de blanc et de bleu: chemisier, pantalon de lin et tennis de toile, les cheveux tombants sur les épaules.

Six mois ont passé depuis cette veille de Noël à laquelle Laurence, l'amie éditrice genevoise, m'avait invité à partager le repas dans le chalet familial de ce village aux portes de l'Oberland bernois. Un peu avant minuit, je m'étais enfui pour rejoindre notre gîte du Pays-d'Enhaut, où nous crûmes en une nouvelle vie.

Aujourd'hui, deux saisons après ton départ de ce monde terrestre, je cherche à me remémorer ce que nous avons vécu, côte à côte jusque dans la distance physique, au cours de ces années. Par où commencer ce récit, ce portrait, cette lettre que j'essaie d'écrire? Je me méfie de la littérature, de toute confession dont je pourrais être l'auteur. La quête du pardon ne doit pas être une figure de style. Je vais jusqu'à me méfier de la vanité inconsciente tapie dans l'inconsciente modestie. Je comprends le philosophe de la vieille Autriche qui, à la fin de la Grande Guerre, s'éloigna de la philosophie pour s'en remettre à l'amour chrétien. Je me sens proche de son étudiante, la sœur carmélite Thérèse-Bénédictine de la Croix – Edith Stein à l'état civil –, qui se rapprochera du judaïsme biblique de sa naissance par sa conversion au catholicisme et qui finira dans le martyre de la « seconde crucifixion ». Et je m'en remets au mot de Max Scheler, le bon penseur allemand, qui, ayant identifié la dévotion et l'idolâtrie, conclura : « *Kein Drittes* » – pas de troisième voie.

Comme tout être aimant en proie à une passion – la littérature –, j'ai eu peur de l'amour, autant que j'ai eu peur

de le perdre. Le mot de Kafka à sa bien-aimée Felice: « La littérature est un char... » – combien l’aurai-je craint, ce mot, et cette idée de destruction liée à la création. Et quel tourment, devoir choisir sa place entre le *sinnliche Liebe* et le *himmlische Liebe* – entre l’amour charnel et l’amour céleste de l’aphorisme kafkaïen –, entités qui pourtant se confondent, jusque dans l’absence. Ma religion, au temps de notre rencontre – j’allais avoir trente ans –, tenait tout entière dans le *Journal* de Kafka et dans ses *Méditations sur le péché, la souffrance, l’espoir et le vrai chemin*.

Quand nous nous sommes trouvés, quand nous avons commencé à nous voir et à nous parler, je t'ai entraînée dans mon amour de la littérature et, comme tu n'avais jamais attendu que cela, tu m'as suivi. J'habitais depuis dix ans la rue Dauphine, dans un des derniers hôtels parisiens de l'ère ancienne, meublé dépourvu de confort, au loyer modeste, que la propriétaire, ancienne fille de ferme bretonne montée à la capitale après la guerre, ultra-nonagénaire millionnaire qui vivait moins bien qu'une concierge, allait bientôt léguer à son neveu. Depuis quelques mois, je partageais mon logis avec Joseph, l'ami de la famille juive marocaine de Pontoise chez qui je redécouvris mes racines et où, parmi les cinq frères et sœurs et la mère qui les élevait, j'appris à chanter et à prier dans la joie (chez moi teintée de la mélancolie de l'*outsider*) lors des fêtes du calendrier hébraïque. Ah, les veillées de Pessach, et le jeûne de Kippour, et les jours de shabbat, avec leurs mélopées arabo-andalouses, j'en compris l'essence quand je lus les souvenirs d'enfance du *Bruit du temps* d'Ossip Mandelstam, Russe de l'empire, et, plus encore, le poème *Funérailles à Kichinev* de Dovid

Knout, le poète d'inspiration biblique natif de Bessarabie. J'entends la cadence russe dans la traduction de ce poème, que nous fit découvrir avec sa verve habituelle Christine, l'amie arménienne qui fit le voyage de Moscou à Paris. Je le relis, et j'entends mon histoire, notre histoire, l'histoire de chaque homme.

*Funérailles à Kichinev**

(...)

*Dans ce quartier sombre, poussiéreux, sans vie,
Le long des murs rigides de la maternité,
On portait un juif mort sur une civière.*

(...)

*Derrière les vieillards qui portaient la civière
Marchaient en rangs serrés des juifs aux grands yeux,
Leurs robes noires moisies exhalaient
Une odeur complexe de sainteté et de fatalité,
Une odeur juive de misère et de sueur,
De hareng, de mites, d'oignon grillé,
De livres saints, de couches, de synagogue.*

(...)

*À leur tête, derrière le piteux fardeau noir,
Une femme, dans la pénombre poudreuse,
Nous ne pouvions voir son visage.*

Mais quelle merveilleuse voix de soprano !

* Notes en fin de volume.

(...)

Oh, comme cette voix élevée était belle!

(...)

Elle parlait de moi,

De nous tous, chantant la vanité du monde périssable,

La vieillesse, le chagrin et l'angoisse,

La pitié, l'inanité et l'incompréhension,

Le regard des enfants mourants...

(...)

Louant la volonté de Dieu,

Implorant son pardon à pleins poumons,

Elle chantait sa foi, sa soumission, sa foi...

(...)

Le rite simple des funérailles juives

Et cette femme sortie du Livre de la Genèse.

(...)

... Cette atmosphère judéo-russe si particulière,

Heureux celui qui put un jour la respirer.

La mort, les larmes, le chant, la foi, l'amour, le remords, l'espoir, le pardon qui font la vie de chaque être remplissent le *Livre de la Genèse*, auquel nous rattachions nos origines, nos vies, notre alliance.

Dans « cette atmosphère judéo-russe », il faut sentir cette atmosphère judéo-chrétienne qui remplit et imprègne

les scènes des Évangiles et les gestes des premiers chrétiens et que nous avons oubliée. Un jour, comme nous parlions de l'État d'Israël, tu eus ce mot: « Tous ces peuples qui vivent en Israël et qui se battent pour l'idée de nation, quand cette terre est une terre biblique – *Eretz Israël*, Terre d'Israël –, une terre dont l'essence et l'histoire sont liées à l'avènement de la Bible. »

Tu étais à mes côtés, au lendemain de la chute de l'empire soviétique, dans ce voyage à Jérusalem, d'où nous partîmes pour une excursion à Massada et à la mer Morte. Au retour, en pleine intifada, nous prîmes par pure inconscience – ignorants de toute hostilité – la route qui traversait la Cisjordanie et nous perdîmes dans la ville sainte de Hébron, terre cananéenne d'Abraham et sanctuaire des Patriarches. Sur le sentier qui descendait de la route de Jérusalem vers la ville de Hébron, nous nous étions égarés, la faute à une pancarte avec une inscription mal intentionnée, qui devait aboutir à la mort des égarés. Mais le taxi arabe qui roulait devant nous comprit notre état de perdition et s'arrêta, nous obligeant à nous replier, et nous sauva la vie. Il y eut une foule d'Arabes qui fourmillaient tout autour de nous sans nous voir, puis une route surgie de nulle part nous apparut et nous sortit de ce guet-apens. Au poste de contrôle militaire israélien, le soldat, bondissant hors de sa guérite, incrédule, m'offrit une cigarette et trouva la force de plaisanter avec nous : « Vous deviez finir au journal télévisé ce soir ! »

Il est des voyages dans lesquels tu m'avais accompagné : sur les sentiers de la tribu des Walser dans les Alpes italiennes, suisses et autrichiennes ; en Ukraine, sur les traces de Joseph Roth et des sages hassidim à demi fous : Itskhak de Berditchev, Baal Shem Tov de Medjybij, sur les tombes desquels je me suis recueilli ; dans la Milan de Stendhal, autour de l'église Santa Maria delle Grazie ; dans la Dorsoduro vénitienne de Gozzi, dans la Trieste de Saba et dans la maléfique Sicile, de Taormine à Catane et Syracuse ; dans la New York de Brodsky et dans la Montréal du monde ashkénaze de Richler ; dans la sombre Andalousie et sur les terres des sœurs Brontë ; en Ombrie, où nous fîmes la route des saints : Francesco et Chiara d'Assise, Angela de Foligno, Rita de Cascia, Jacopone de Todì ; et dans la Sienne de sainte Catherine... La vraie histoire de l'Église n'est-elle pas l'histoire de ses saints ?

À Kichinev, j'étais allé seul à la rencontre de Knout, depuis cet autre lieu mythique de l'empire : Tchernowitz. Je marchais tout le jour sous la neige, la chapka sur la tête, et je humais à chaque coin de rue les émanations du poème de Knout. L'odeur de la nourriture grasse et la langue moldave et russe et les imprécations des Tsiganes me transportaient.

Née Française, baptisée catholique, tu avais trouvé sur ton chemin un juif des faubourgs de l'Occident qui avait grandi dans ton pays et été éduqué dans ta foi. Notre foi et notre langue bientôt ne firent qu'un. Dans tous mes déménagements, ou presque, tu étais là, ou bien je te précédais en éclaireur : Paris, Montpellier, Villeneuve-lès-Avignon, Bruxelles Saint-Gilles, Bruges, la Suisse, de Genève à Lausanne. Ces dernières années, nous avions pensé à l'Italie, à l'Espagne, à l'Angleterre, au Canada, à l'Amérique, au Maroc, à Israël... si tu n'apparaissais pas dans le fil de la narration, comme dit Stendhal, c'est que le chemin le plus court pour raconter une expérience est de passer par le « je ». Pour rattraper le temps qui se travestissait à chaque nouvelle époque, il fallait passer par le changement géographique, imaginer comment apprivoiser et inventer par de nouvelles manœuvres, par de nouvelles incarnations, le cinquième élément – l'argent.

L'argent appartient chaque jour davantage au monde de l'irréel, et la littérature, élément du sacré, au monde réel.

En tentant de survivre avec la littérature, nous avons lié nos destins à ces deux mondes. Au début des années 1990, nous ouvrîmes une boutique joliment peinte en rouge avec une vitrine sur la rue dans laquelle exposer les livres édités.

Le bon typographe qui œuvrait encore au plomb, monsieur Attal père, notre voisin de la rue Lacépède, me dit : « Ce sont tes enfants, ces livres ? » J'acquiesçai, penaud. « Ah, mais des enfants, ça doit remuer ! » Et il bougea les doigts en agitant ses mains dans tous les sens, avec une joyeuse mimique du visage.

« C'est une petite fille, elle s'appelle Anatolia », dis-tu un jour de cette créature éditoriale qui enfanta des livres pendant une vingtaine d'années – par quel miracle ? Notre travail faisait chair avec la langue, ce don spirituel que nous reconnaissons et que nous voulions respecter, honorer et partager. Et notre langue, c'était la langue française, si apte à parler vrai, dans laquelle nous communiions chaque jour, dans notre travail et dans notre vie. Toutes les langues ont leur source dans le monde spirituel, pensions-nous ; et c'est pourquoi nous eûmes à cœur de redonner voix à des langues que le monde voudrait oublier : l'occitan, le romanche, le gaélique, le walsen, le yiddish. Toutes les langues, tous les dialectes sont porteurs du mystère des origines auquel ils nous renvoient. Comme j'admire l'homme

de droit du Pays-d'Enhaut – terre des comtes de Gruyère
– qui transmet à ses enfants le patois du pays, en même
temps que le français et les autres idiomes de l'Helvétie.

Nous étions à Rimini, aux derniers jours d'août de l'année 2019, dans une dépendance du Grand Hotel, création du maestro Fellini, quand je reçus le message : Tsippy, ma mère, avait eu un infarctus. Le lendemain, nous arrivions à Avignon, où il m'apparut, une fois de plus, que ta force était plus grande que la mienne. Quelques années plus tôt, au printemps 2014, tu avais été héroïque au moment de l'agonie et de la mort de ton père, Pierre Moïse, à l'hôpital de Pontoise. Tu fus seule à lutter pour la vérité et pour la paix de ton père quand tu t'aperçus que le corps médical se livrait à une expérimentation pharmaceutique sur cet homme malade. Ta mère, Liliane Rachel, m'avait dit, résignée : « C'était le pot de terre contre le pot de fer. » J'étais à New York, dans un attique de Park Avenue, hôte d'un excentrique milliardaire qui voulait me faire écrire l'histoire de sa vie et qui restait muet sur son passé. Les jours passaient et je n'avancais pas. Je t'avais proposé de te rejoindre, mais tu fus ferme : « Reste », me dis-tu. Et j'étais resté. Je nous revois, le jour de l'incinération, devant les flammes du crématorium – comme tout exhalait la propreté, en ce

lieu! –, dans un lugubre bâtiment moderne en bordure de la route départementale, muets l'un et l'autre. Cette cérémonie eut lieu après la messe, qui avait été dite à l'église Saint-Nicolas, à La Frette, sur les bords de la Seine, où nous allions parfois nous promener, les premiers jours où nous nous connûmes.

Cinq ans s'étaient écoulés depuis ce deuil et tu étais à présent au chevet de ma mère, portant un verre d'eau fraîche ou une boule de raisin à ses lèvres, à l'écoute de sa voix faible et de ses mots qui attendaient une réponse. Cette fois, c'est moi, comme tu l'avais fait pour ton père, qui avais supplié que l'on apaisât ses souffrances. Jusqu'au moment où, ensommeillée par les calmants, elle fut transférée à l'étage supérieur de l'hôpital, un étage aux décorations zen qui effaçaient l'idée de la mort. Le rabbin, quelques jours plus tôt, m'avait dit, comme je lui avais confié ma peine: « Monsieur, mais votre mère récite les *Tehilim** par cœur, elle est en pleine forme! »

Le 15 septembre, elle expira dans la nuit et je voulus exaucer son vœu d'être inhumée en Israël. Trois jours plus tard, nous prîmes le vol El Al au départ de Marseille en compagnie de Tsippy, qui voyageait avec nous dans la soute.

La cité phocéenne avec ses allées de palmiers desséchés et un soleil accablant au petit matin avait déjà les contours de l'Orient.

Le train en gare de l'aéroport de Tel Aviv-Ben Gourion allait directement au nord du pays. Le voyage allait durer deux heures, jusqu'à la station de Kiryat Motzkin, à la périphérie de Haïfa. Mon cousin Élie nous attendait pour nous conduire au cimetière de Tsur Shalom, vaste parc minéral que longeait une grande route, où avait été inhumée la mère de Tsippy, Yaël. La nuit était déjà tombée quand nous arrivâmes. Mes tantes Rachel et Alice étaient là, mon cousin David, ma cousine Tiki, et encore quelques membres de ma famille que je connaissais de loin. Ma sœur Nourit émit le vœu que notre mère lui fit un signe, « même si cela prendra du temps, dit-elle, car elle doit être fatiguée, elle a un long voyage à faire ». Le rabbin nous invita à aller reconnaître la défunte sur la civière ; il découvrit son visage et, après quelques secondes, reposa le linceul. Puis il poussa le chariot sur lequel reposait Tsippy, précédé par un aide qui lui éclairait le chemin une torche à la main, en chantant tout au long des allées qui menaient à la tombe, jusqu'à la descente du corps dans la terre, qui était jaune. Lorsque la cérémonie fut terminée, tu me dis : « C'est beau,

ces chants, ces prières, ce respect, on se sent accompagnés, on n'est pas seuls. » Mon cousin plaisanta: « Ils savent chanter, ils connaissent les intonations qui t'arrachent des larmes. »

Le lendemain matin, à Tel Aviv, je t'accompagnais à l'hôpital Ichilov pour des douleurs que tu avais ressenties au cours de la nuit. Ce n'est qu'un an plus tard, quand tu fus hospitalisée à Lausanne, où nous habitions sur la butte de l'avenue des Alpes – une pièce et un balcon sur le Léman –, que tu me dis la vérité sur ton mal. Le père Simon, qui était devenu notre ami depuis que nous l'avions rencontré deux ans plus tôt à Cetona, le village toscan de l'écrivain Guido Ceronetti, fut le confident de ta volonté de cacher ton mal et de lutter seule.